

UN PÈLERINAGE

L'ÎLE-AUX-COUDRES

CHAPITRE PREMIER

Départ.—Le capitaine Charles Gagnon.—Arrivée à l'Île-aux-Coudres.—La croix de l'Islette.—Mœurs des Insulaires.—La Roche à Caya.—Brigitte Savard.—L'Abbé Epiphane Lapointe.

I

L'Île aux Coudres, une des plus petites du fleuve Saint-Laurent, jouit d'une réputation que pourrait lui envier plus d'une de ses sœurs voisines. Les habitants des rives environnantes regardent et aiment ce coin de terre isolé, paisible, solitaire, comme un lieu privilégié. D'où vient cette prédilection, je devrais dire cette partialité ? Serait-ce à cause de la gracieuse beauté de ses paysages, de son site pittoresque au pied des gigantesques montagnes du Nord qui la dominent ? Est-ce à cause des mœurs patriarcales, de l'hospitalité antique de ses habitants qui, mieux que partout ailleurs, ont conservé le type des anciens Canadiens ? Ou plutôt ne serait-ce pas à cause des pieux souvenirs qui s'y rattachent ? Le peuple se rappelle-t-il que cet îlot est un terrain sanctifié ; que c'est sur ce rocher qu'a été célébrée jadis la première messe qui ait été dite au Canada ; que depuis ce jour, il est devenu comme l'autel de la patrie ? Il y a sans doute un peu de tous ces motifs dans le culte de prédilection qu'on a voué à cette île.

Une excursion à l'Île-aux-Coudres n'est pas toujours une simple promenade, un voyage ordinaire ; il s'y mêle une pensée religieuse, l'idée d'un pèlerinage. Ainsi, par exemple, c'est un dimanche qu'on ira passer à l'Île-aux-Coudres, pour aller entendre les belles voix des chœurs, dont la renommée est connue sur les deux rives du fleuve. On ne fait jamais le tour de l'île sans vénérer l'endroit où s'est dite la première messe, que les guides ne manquent pas d'indiquer aux pèlerins.

Êtes-vous de ceux qui aiment ces belles choses, la majesté de la nature, la fraîcheur des vieux souvenirs, les traditions légendaires, les anecdotes historiques, alors un pèlerinage à l'Île-aux-Coudres ne sera pas pour vous sans agrément. Vous y éprouverez à la fois les plaisirs de la vue, de l'esprit et du cœur.

Si vous le voulez, nous irons choisir une embarcation sur la pointe de Saint-Roch des Aulnaies, qui est l'endroit du sud le plus rapproché de l'Île-aux-Coudres.

Nous mettrons à la voile au commencement du montaut ; car le vent est sud-ouest. Ces deux forces qui se rencontrent, la brise qui descend et la marée qui monte, vont se balancer l'une l'autre et nous conduire dans une couple d'heures au bout d'en haut de l'île, dans l'anse de l'Islette, où notre chaloupe trouvera un mouillage excellent et sûr.

Le vent a fraîchi depuis le matin et soulève les vagues qui blanchissent au large, mais cette forte brise nous assure un beau temps pour toute la journée. Nous serons ballottés passablement dans la Traverse ; toutefois soyez sans crainte, car le pilote qui tient la barre, Charles Gagnon, est un vieux marin fort habile. C'est un vrai loup de mer d'une expérience consommée, qui a passé les trois quarts de sa vie sur le fleuve. Depuis quarante ans qu'il navigue, il n'est pas un port qu'il n'ait fréquenté, pas une anse où il n'ait jeté l'ancre. Tous les écueils lui sont connus, et il peut vous dire les différentes directions des courants et des raz de marées à chaque heure du jour. Il sait tous les caprices du vent, et il prévoit les variations de l'atmosphère avec une sagacité toujours surprenante.

C'est un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, d'un tempérament sec, d'une complexion un peu frêle ; son visage, hâlé par le vent et l'eau de mer, est sillonné de rides profondes qui ont été creusées moins par les ans que par les rudes travaux de son métier. Ses cheveux, longs

et plats, tombent en mèches grisonnantes sur ses tempes. Son regard de lynx et ses lèvres minces donnent à sa physionomie un air rigide et même farouche pour ceux qui ne le connaissent pas. Mais cette rude écorce cache un caractère loyal et généreux. Il passe un peu pour sorcier, tant il est chameux et prompt dans ses voyages. On dit qu'il fait du vent à sa guise. Plusieurs l'ont vu, disent les gens superstitieux, jeter sa chique à l'eau du côté d'où il veut avoir du vent, et un quart d'heure après, il s'est élevé une grande brise exprès pour lui.

II

—Borde la misaine ! crie-t-il à son compagnon, qui vient de lever l'ancre. Tout est prêt ; nous partons.

La chaloupe se penche gracieusement sous ses voiles qui se gonflent au souffle de la brise, et gagne rapidement la haute mer. Derrière nous, la côte du sud s'abaisse à mesure qu'elle s'éloigne. À notre droite, le rivage s'arrondit en longue courbe pour former l'anse de Sainte-Anne, au fond de laquelle s'élève l'église et le village de cette paroisse, avec la montagne qui sert de piédestal au collège. Cette langue de terre boisée qui ferme là-bas l'anse de Sainte-Anne, c'est la pointe de la Rivière-Ouelle. À notre gauche, la côte se prolonge en ligne sinueuse qui va se perdre à l'horizon.

Déjà nous dépassons les Piliers, rochers stériles dont l'un sert de base à la tour d'un phare entretenu par le gouvernement. À mi-traverse, nous découvrons la *Bouée Caille* qui bondit sur les flots comme un bouchon de liège.

Ce navire peint en rouge que vous voyez à l'ancre, sur notre gauche, au milieu de la Traverse, c'est la lumière flottante, appelée communément le bâtiment de lumière par nos Canadiens ; il est placé là pour indiquer le chenal aux navigateurs. Vous avez souvent entendu sans doute, dans les temps de brume, un sourd mugissement qui vient du fleuve et qui retentit de minute en minute, comme le ronflement formidable d'un monstre marin : ce bruit n'est autre chose que le sifflet d'alarme de ce navire. Mu par la vapeur, ce mécanisme se fait entendre de très-loin, car vous n'ignorez pas que la Traverse de Saint-Roch est une des passes les plus dangereuses du Saint-Laurent.

À mesure que nous approchons de l'Île-aux-Coudres, les montagnes du nord s'élèvent et grandissent au-dessus de nos têtes comme d'énormes géants qui menacent de nous écraser. En face de nous, les caps s'ouvrent pour former la vaste anfractuosité de la Baie Saint-Paul, au fond de laquelle se précipite la rivière du Gouffre, qui tombe de cascade en cascade du haut de ces montagnes. En remontant vers Québec, voici d'abord les *Côtes Raïdes* : ce sont les pics les plus élevés qu'on aperçoive. Plus loin, voici l'embouchure de la petite rivière Saint-François, qu'indique ce long promontoire. Enfin, tout au loin, au-delà du cap Maillard et fermant l'horizon, s'avance la tête bleuâtre du cap Tourmente.

L'Île-aux-Coudres qui, de la côte du sud, n'apparaît que comme une ligne d'un bleu plus foncé que celui des Laurentides, se dessine maintenant devant nous avec ses rangées de maisons sur le bord de la grève, ses côtes couronnées de feuillage, ses anses, ses promontoires plantés d'épinettes et de sapins toujours verts. Nous longeons les longues files de perches qui forment l'enceinte de la pêche aux marsouins. La mer devient plus rase, et enfin notre chaloupe jette l'ancre au pied du rivage de l'Islette.

III

Le beau sable fin de la grève nous invite à descendre. Ici même commence notre pèlerinage.

Le promontoire sur lequel nous venons de mettre pied à terre a été jadis témoin d'une scène religieuse dont les bons habitants de l'île ont voulu perpétuer le souvenir.

Gravissons cette colline ombragée d'un

bouquet d'épinettes, et suivons le sentier qui circule sur le versant opposé. Nous sommes en face d'une grande croix érigée en 1848, grâce au zèle et à la piété d'un enfant de l'île, M. l'abbé Epiphane Lapointe, mort en 1862, curé de Rimouski. Cette croix, construite en bois, menace déjà ruine : le vent, la pluie, les neiges de notre climat rigoureux l'ont rongée et vieillie en peu d'années. La palissade qui la protégeait est dans un état de délabrement tel, qu'avant peu, elle aura complètement disparu. Sur le piédestal de cette croix, dont la forme est simple, quoique simple, atteste le goût de celui qui en a donné le plan, on lit l'inscription suivante :

ICI
FUT CÉLÉBRÉE
LA PREMIÈRE MESSE
DITE À L'ISLE-AUX-COUDRES,
PAR
LE RÉVÉREND PÈRE DE LA BROUSSE.
1765.

Les pèlerins de l'île qui seraient étrangers à l'histoire du Canada, pourraient être facilement induits en erreur en lisant cette inscription. Il y avait deux cent trente ans que la première messe avait été dite à l'Île-aux-Coudres, quand le vénérable Père de la Brosse vint dresser sur cette pointe son autel portatif et célébrer les saints mystères, en présence des quelques familles établies alors dans l'île. On a simplement voulu consigner la tradition d'après laquelle ce lieu fut témoin de la première messe célébrée dans l'île, depuis l'établissement des premiers colons.

L'Île-aux-Coudres, dont Cartier avait vanté le site et la fertilité, ne fut cependant ouverte à la colonisation qu'au commencement du dernier siècle. Les premières concessions territoriales sont postérieures à 1720. Le grand obstacle au défrichement des terres avait été l'isolement dans lequel se trouvaient les insulaires et la difficulté des communications avec la terre ferme pendant nos longs hivers.

Les habitants de l'île ne recevaient de secours religieux que par les missionnaires qui montaient et descendaient le long de la côte du Nord, une ou deux fois l'année. Plus tard, la desserte de l'île fut confiée au curé de la Baie-Saint-Paul, qui remplit cette fonction jusqu'à l'arrivée du premier curé résidant dans l'Île-aux-Coudres.

D'après la tradition, les offices religieux se célébraient, avant la construction de la première chapelle, dans la maison d'une famille nommée Dallaire qui demeurait au bout d'en haut de l'île.

De tous les missionnaires qui ont exercé le saint ministère dans cette partie du pays, aucun n'a laissé un nom aussi populaire et aussi vénéré que celui du Père de la Brosse. Tandis que les noms de tant d'apôtres qui ont évangélisé cette région, à travers des dangers et des travaux inouïs, sont oubliés, celui du Père de la Brosse est resté vivant dans toutes les mémoires. Dans bien des familles, il était invoqué comme un saint, et dans la prière du soir que l'on faisait en commun, le nom du Père de la Brosse était ajouté aux litanies des saints. Mon ami, M. l'abbé Lapointe, m'a souvent répété que sa grand-mère et sa mère ne terminaient jamais leurs prières sans faire par trois fois cette invocation : "Saint Père de la Brosse, priez pour nous."

IV.

Hâtons-nous de franchir la langue de terre qui joint le rocher de l'Islette à la côte, car c'est sur le sable de cette grève que les pêcheurs viennent échouer et dépecer les marsouins qu'ils capturent dans l'enceinte de perches que nous venons de cotoyer à notre arrivée. Plus de cent de ces énormes cétaqués ont été pris cette année. Leurs cadavres, abandonnés sur la plage, sont en pleine putréfaction, et les exhalaisons infectes qu'ils répandent étouffent la respiration. Ces dépouilles formeraient un riche engrais qui pourrait être facilement utilisé ; il suffirait de les entasser dans une vaste excavation en y mêlant une certaine

quantité de chaux. Dans l'espace de trois ou quatre mois, ces restes seraient transformés en une matière presque inodore qui pourrait être transportée sans difficulté. Ce procédé aurait le double avantage de débarrasser l'air d'une odeur suffocante et malsaine, et de fournir un fertile engrais, dont l'extrême rareté est une des grandes causes de l'épuisement des terres de l'île. Mais les habitudes routinières de notre race seront encore longtemps un obstacle à cette amélioration.

Nous ferons le tour de l'île en suivant la route qui cotoie le rivage du Nord. Quand nous aurons passé le Ruisseau Rouge, nous couperons la pointe du bout d'en bas, en prenant le chemin de la Roche-Pleureuse. De là, nous remonterons par la grève de la Baleine, et nous terminerons notre pèlerinage à l'église, que nous pourrions atteindre d'ici en quelques minutes.

—Tiens, voilà qu'on vient au-devant de nous : ils sont quatre. Approchons, que je les distingue et que je vous les nomme. Je crois reconnaître Uric Bouchard. Oui, c'est bien lui avec sa grosse barbe. Il marche à côté de Joseph Dufour. George Harvey s'avance derrière eux ; il est rejoint par un grand garçon qui m'a l'air de..... mais, oui, c'est bien le grand François Tremblay qui m'a conduit autour de l'île le printemps passé, avec sa jument Jenny, qui ne trotte pas si mal, je vous assure. Celui-ci n'est pas du bout d'en haut : il demeure à la Baleine, sur le haut de la côte.

Quelles braves gens que tous ces habitants de l'Île-aux-Coudres ! ils ont le cœur sur la main. Entrez dans n'importe quelle maison, vous serez chez vous. Votre place est toujours prête au foyer domestique : votre couvert toujours mis à table, et un bon lit vous attend dans la meilleure chambre. Vous pouvez séjourner chez eux tant que vous voudrez ; ils partageront avec vous leur dernier morceau de pain. Mais n'allez pas parler de rémunération : vous leur feriez une insulte. Car ici l'hospitalité se donne comme au temps d'Abraham et de Jacob. Dans chacune de ces maisons, on peut répéter en toute vérité le proverbe canadien : Bon feu, bonne mine, c'est la moitié de la vie. Vous allez voir, ce sera une lutte entre ces braves gens à qui nous offrirons sa voiture.

—Bonjour, Uric, et vous tous, mes braves amis. Comment va-t-on, dans l'île ? Comment sont toutes vos familles ? Monsieur le curé se porte-t-il bien ?

—A merveille, nous sommes tous, grâce à Dieu, en parfaite santé. C'est François Tremblay qui est le plus malade, et il est en danger d'en revenir, comme vous le voyez.

—On vous a vus venir de loin, continue Uric Bouchard. J'avais la longue-vue de la pêche, et je vous ai regardés approcher. Sapristi ! que vous filiez bien ! Le vent est grand ; la mer était blanche comme une mouée de marsouins. Vous couriez sur la lame aussi vite qu'un goéland. Dans un clin d'œil, vous avez passé au travers des perches de la pêche. Quelle fine voilière vous avez là !

—Eh ! bien, François, dis-je en m'adressant à Tremblay, votre *querelle* est-elle encore capable de nous conduire au bout d'en bas de l'île ?

—Il a eu son tour, interrompt Uric ; c'est à moi de vous mener.

—Qu'à cela ne tienne ; il ne faut pas se chicaner pour si peu. Dites-nous donc, Uric, quel nom donnez-vous à ce côteau au pied duquel nous venons de passer ?

—C'est la Butte à Caya, reprend-il. Vous voyez cette grosse pierre dans le champ près d'ici : on l'appelle aussi la Roche à Caya. Elles doivent leurs noms à un pauvre fou qui rôdait continuellement dans ces environs. On le voyait passer de grands bouts de temps, assis sur la roche à regarder la mer, sans rien dire, ou bien à se promener seul sur la butte.

Il est parti pour le cimetière, mais il a laissé son nom ici.

Ce gros caillou que nous allons atteindre dans un instant, à gauche du chemin, marque l'endroit de la maison où est né le premier enfant qui a vu le jour dans l'île. On avait expédié un canot à la Petite-Ri-